

L'épandage du fumier

S'il est une opération pourtant importante du calendrier agricole, c'est l'épandage des fumiers, cet engrais naturel des plus écologique.

Les textes sur ce travail fastidieux et pourtant nécessaire, gage au final d'une production acceptable de foin, ou des divers autres produits du sol, sont absents de notre littérature locale. Notre chroniqueur attitré, dans son « Jules de l'Épine », de 1997, sera le seul à notre connaissance à s'attarder sur l'épandage, et encore, de manière tout à faire expéditive. Ainsi écrit-il :

Encore quelques semaines et l'on pourrait partir, fourches et brouettes en mains, vers les premiers champs libres de neige pour y "brouetter" le fumier que Jean avait amené par traîneau en décembre et janvier, et l'étendre avec la fourche.

C'était là, le premier salut à la nature reverdie : épandre le fumier. Tout le monde y participait, le grand-père, Jean, même Gaston qui aimait bien venir s'aérer un peu après tant de journées à la laiterie et dans les caves; même Samuel encore à l'école, mais en vacances de printemps. Des journées pénibles pour nos jeunes bras pas encore formés aux rudes travaux.

Les photos sont tout aussi rares. Nous n'en connaissons que deux. La première, de Max. F. Chiffelle, servit à illustrer l'ouvrage : La Vallée de Joux, de Samuel Aubert, paru en 1949 aux Editions du Griffon à Neuchâtel. C'est un document de la plus haute importance qui restitue l'ambiance de ce travail que l'on effectuait surtout en hiver pour ce qui est des transports de la ferme aux champs, réservant le printemps à l'épandage proprement dit, fait à la main et à la fourche. Il n'était pas question naturellement d'épanduses mécaniques, engins qui n'apparaîtront que plus tard et de plus en plus gros au fil des décennies.

- Faut voir ces roues !

Cette photo est à découvrir dans toute sa plénitude à la page suivante. Nous sommes au Chenit, plus précisément en dessus du village de l'Orient. Un paysan de ce village, que d'aucuns reconnaîtront, est justement en train de mener son fumier sur ses champs. Le paysage est superbe qui permet de découvrir le fond de la Vallée, un peu brumeux, avec cette immense zone encore non construite où les sagnes du Sentier occupent une portion non négligeable.

Notre homme, pipe au bec, revêtu de la traditionnelle veste de toile du monde paysan, jamais trop chaude au demeurant, coiffé d'une casquette d'hiver elle aussi tout à fait d'époque, décharge tranquillement son traîneau de sa cargaison

de « bument », car tel était le terme utilisé autrefois pour désigner le fumier, d'où le verbe « embumenter » pour le fait de répartir le bument sur les champs.



C'est un travail certes pénible, surtout pour le cheval qui aura à affronter les neiges tout en tirant un attelage d'un poids appréciable, néanmoins mené sans hâte en une période où l'on a toute sa journée pour soi entre deux gouvernages.

Chiffelle a donné un cliché d'une authenticité remarquable, et en plus d'une grande valeur poétique. Il y a là l'expression même de nos travaux agricoles d'hiver d'antan.

Finalement, quant au texte, c'est encore des Editions Le Pèlerin qu'il faut se rapprocher pour obtenir quelque détail sur ce travail que l'on pourrait considérer à distance comme trivial mais qui ne l'est d'aucune manière, puisqu'il contribue fondamentalement, par les éléments indispensables qu'il apporte au sol, à nourrir l'humanité.

Le fumier

Auguste, il avait toujours préféré le fumier aux foins. C'était moins pénible. On faisait ça à l'automne ou au printemps, entre saison, alors que l'excitation de l'été n'apparaissait pas encore ou qu'elle s'était depuis longtemps calmée. On épanchait à la machine sur les plats, mais encore à la main sur une partie

du domaine qui était très en pente. En dessus des prés de Vers chez Jean Goy, par exemple, On avait fait des tas en montant face à la pente ou en y descendant. Mais pour épancher, oui, on le faisait à la main. Et là c'était le beau moment. On y allait à pied, la fourche sur l'épaule. On défaisait les tas. Et c'était plus beau encore quand il faisait beau, un peu moins par ces temps glacés où tes mains souffrent sur le manche de l'outil. Et que dire alors quand la pluie parfois se transforme en neige, des flocons énormes à te mouiller en cinq minutes à peine. Et tu la vois, ta veste de tissu bleu, elle te donne maintenant froid aux épaules. Alors on rentrait à la maison. Mais par grand soleil, quel bonheur. Quand c'est le printemps, tu marches sur les vieilles herbes entre lesquelles déjà toute une nouvelle végétation s'apprête à se développer, crocus et primevère, et déjà des populages là où c'est mouillant, où prend naissance, justement, la source de la fontaine de vers l'église. Tu sens cette odeur de fumier qui se répand sur les prairies de ce village, de tous les coins où l'on fait pareil à ici où l'on y répand du fumier. Tu vois les corbeaux s'abattre sur les champs pour trier dans ce que tu épanches. Le monde vit. Et toi aussi, tu vis. Et tu vis à ton rythme, tu travaille à ta convenance, c'est-à-dire bien. C'est surtout là ton plaisir. La précipitation ne t'intéresse pas. Faire les choses bien, qu'elles soient accomplies. Et il y a du soleil, il y a l'église, les autres paysans, l'air qu'on respire en même temps que les émanations du fumier, la grande montagne qui veille et te protège elle aussi. Tu sais que là sont tes champs que tu connais, dont tu appréhende même chacune des particularités topographiques, plats, et puis dans le coin, ce raidillon qui remonte, et puis au milieu comme un replat, et puis ça recommence pour arriver enfin à la forêt. On s'y tient à peine par endroit, tant c'est en pente. Tu en connais chaque bosse, tu sais chaque aspect de ton petit domaine. Tu as vu le village sous tous les angles de chacun de ces champs, avec l'église et son clocher, le lac plus loin et toujours cette dent dans le fond qui domine. Tu vis dans ce coin et par ce coin, non pas que le reste soit sans importance, mais c'est Dieu qui t'a planté ici, alors tu y demeures. Pas plus malheureux qu'ailleurs, pas plus heureux non plus. On s'y est fait.

Tu épanches, Auguste. Tu secoues ta fourche d'un mouvement du poignet pour étaler et affiner le fumier. Prend à ton tas, divise, lance, écrase, fait du bon boulot, frappe, frappe encore des mottes trop sèches. Il se dissoudra mieux en terre s'il est fin. Dans un mois on ne le verra plus, disparu comme par miracle. Et ce sera bientôt alors l'heure des foins.

Qu'il soit là, il s'en rendait compte, c'est à quoi il avait toujours aspiré. Bien sûr, pour qu'il sente mieux encore sa terre, il aurait fallu qu'il soit pieds nus, et que véritablement, le pied, il touche le sol et en sente les ondes bienfaisantes. Il n'avait pas pu s'y habituer comme d'autres l'avaient fait. Il y avait surtout ces plantes qui ont des tiges trop rudes et qui vous blessent les pieds. La vie en plus est assez difficile sans qu'on se la complique encore avec des originalités. Mais ce sentiment de possession est-il bon, ce fait de vouloir posséder est-il

sain ? Alors il regarde les autres gens, Auguste, il regarde les Brûlées, il regarde les Grands Billards et il se rend compte finalement que ces terrains-là, même s'ils ne lui appartiennent pas sur le papier, sont à lui quand même. Et il les aime. Il les aime comme il aime tout le vallon, d'un bout à l'autre. Et que c'est le sien, véritablement. Et qu'il croit que personne ne l'aura jamais aimé autant que lui. Personne !

Il va près de la forêt et se met sous des érables sycomores d'une grandeur inaccoutumée et au tronc épais et écaillé. Il les trouve si extraordinaires que parfois il s'en approche pour mettre sa main sur les écailles. Et il marche dans les feuilles mortes.

Et il se dit : on le tient, l'univers, on n'a rien à espérer de mieux, qu'à comprendre les arbres, qu'à être au cœur de la nature.

Alors il se remémorait les feux qu'on faisait dans les bois, le thé qu'on cuisait dans la gamelle, les bêtes que l'on allait rapercher à l'automne quand l'on pratiquait encore ce que l'on appelle les pâtures en commun. Il en avait des choses à dire et à évoquer, Auguste. Trop. Et c'est ainsi, tout plein d'images d'autrefois, qu'il repartait contre le village, la fourche sur l'épaule.



A la Brasserie, sur le Solliat. Sans aucun doute un certain Monsieur Piguet.

Si cette opération n'est connue pour nous que par deux témoignages photographiques, il y a cependant qu'elle laisse des traces sur le terrain, principalement en hiver et alors que le photographe local croquait son village et ses environs. Nous devons les documents qui suivent à Joseph Locatelli du Pont. Années trente.



Les champs en dessus du village du Pont sont couverts de tas qui ne sont autres que les fumiers que les paysans ont amenés à ce niveau grâce à leurs traîneaux, pratiquant de même qu'à l'Orient et dans toutes les autres agglomérations encore paysannes de la Vallée.





Le réseau des chemins tracés dans la neige par les traîneaux est visible à distance. S'y mêlent aussi les traces plus modestes des skieurs qui pratiquent volontiers en ce temps-là au-dessus du Pont où la pente est très suffisante pour ce sport connu ici depuis plus de trente ans. Quant au fumier, on aura compris que les paysans, en hiver, ne faisaient que des gros tas qui seraient répartis ensuite en petits tas à l'aide de la brouette, ainsi qu'il a été signalé plus haut.

Le travail actuel d'épandage se fait donc à l'aide de monstrueuses machines. Nous vous proposerons un jour ou l'autre cette forme de beaucoup plus rapide, et de combien, des fumiers, ceux-ci eux-mêmes, vu l'importance prises par les exploitations agricoles, plus volumineux.

Notons aussi que si le charriage et l'épandage des fumiers est peu valorisé pour ce qui est du fond de la Vallée par nos textes et photos, il l'est beaucoup mieux au niveau des chalets où nous disposons à cet égard de beaux documents que l'on découvrira un jour en lieu et place. On utilisait alors le cheval et le tombereau. A la place du cheval, parfois une vache de belle prestance et suffisamment placide pour se laisser atteler.

Et rappelons pour finir que les fumiers, autrefois, étaient considérés comme un produit de haute valeur qu'il ne fallait jamais laissé perdre. D'où la mise dans

chaque village faite par l'administration, qui les attribuait aux plus offrants, des « rablons » des fontaines, qui n'étaient autre que les excréments déposés par les vaches ou les chevaux que l'on menait s'abreuver. Une civilisation du recyclage absolu, qui aurait certes pu évoluer, mais qui en aucun cas n'aurait du abandonner des principes aussi sains et aussi durables.



Une fontaine au Lieu et non au Séchey comme noté sur l'ouvrage original, La Vallée de Joux, par Dombrea, 1897.

Le temps qui passe

Le paysan [16.6.1973]

Au printemps, en ces jours où le soleil achevait de fondre la neige aux revers, le paysan partait dans le vallon.

Cet après-midi là, l'air grisait comme un alcool par sa substance nouvelle. Le paysan, sa fourche sur l'épaule, s'éloignait du village. Il retrouvait les pas qui mènent au culte de la terre. Qui aurait pu le comprendre à cet instant précis où il se sentait éclater de force et de vie ? Un bonheur, dont il ne pouvait savoir l'origine exacte, coulait jusqu'aux fibres dernières de son corps. Il renouait avec la compréhension totale des terres qu'il admirait, faculté qui le reculait aux âges anciens et qui le faisait descendre aux futurs éloignés. Il se sentait maître d'une parcelle de temps ; des hommes étaient morts, d'autres naîtraient, mais lui... il vivait, et il en demeurait profondément heureux.

Il marchait vers l'ouvrage. Rien ne le pressait pourtant. Il lui semblait avoir la vie entière pour lui. Lorsqu'il monta les pentes du vallon, il s'arrêta aux frontières des champs, là où les labourages laissent des marques profondes, et il fixa l'herbe naissante piquée des fleurs nouvelles, crocus si nombreux qu'on eut dit voir une poudrée récente. Le monde renaissait. Le paysan oubliait ce qu'il avait enduré de son existence passée et il bénissait la vie, la vie... la terre, le ciel et le soleil. Il comprenait que le but unique ne pouvait qu'être sur les prairies contemplées où glissait la volupté de ce jour-là.

Mais il était arrivé. Il enleva sa veste, retroussa ses manches et commença son ouvrage. Il épanchait le fumier assemblé précédemment en tas inégaux sur son domaine !

Ah ! que j'ai rêvé souvent être à sa place. Alors je dépérissais de la vaine de pauvres travaux, et il me manquait les éléments multiples qui faisaient le bonheur de l'homme dont je parle. Je perdais vie. Il m'eut fallu, pour la retrouver, cet espace étroit, ces chemins, cette terre ; il m'eut fallu encore l'atmosphère vibrante d'une journée semblable et l'activité du paysan.

Celui-ci poursuivait son ouvrage. La terre brunissait peu à peu sous le fumier épanché et les tas diminuaient. Il s'arrêtait parfois. Il regardait le village, comme il l'avait fait souvent, ou écoutait vivre la forêt au pied de laquelle il travaillait.

Au milieu de l'après-midi, il distingua un point de couleur avancer sur le chemin. Quand il l'eut vu arriver au pied des pentes, il le reconnut ; sa femme venait le rejoindre.

Comme elle était belle, la plus jolie pour lui. Elle avait des cheveux longs et clairs, une robe colorée. Elle marchait inondée de soleil.

Elle tenait à bout de bras un panier d'osier semblable à celui que nos grands-mères promenaient dans les champs. Elle s'approchait encore, elle était là. Elle apportait le thé.

Le paysan était heureux. Il ne pouvait souhaiter l'être plus, et il se disait à lui-même : je suis sur les terres qu'il m'a été donné de connaître, j'aime cette femme ; je serais fou d'espérer pour plus tard un bonheur qui en réalité est dans l'heure présente, dans mes mains, dans mon regard.

Elle avait sorti un bidon du panier et en avait enlevé le couvercle. Le thé fumait. Il était si noir qu'il reflétait les branches des arbres, le ciel et le visage de celle qui s'y penchait. Le paysan tenait un bol à pleines mains qu'il posa rempli dans un creux de la terre.

Viens-là, dit-il à sa femme ; regardons le village. Sais-tu que je voudrais en être l'observateur éternel afin d'y voir passer les générations qui s'y succéderont encore ? Car je suis effrayé d'avoir à mourir, mon amie. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il nous faut vivre et tant aimer pour qu'un jour nos souvenirs, nos noms, notre amour même, soient rejetés dans les choses mortes et oubliées. Il me faudrait crier, crier si fort que les hommes du futur, lorsqu'ils tendront l'oreille, un après-midi semblable à celui-ci, m'entendront et même si ma voix n'est plus qu'un murmure lointain mêlé au bruit du vent. Mais écoutons ceux qui nous ont précédé, car peut-être ont-ils fait de même à la lisière de cette forêt. N'entends-tu pas ? Ne vois-tu rien dans la clarté de l'air ? Oui, regarde ; ils sont près de la forêt, un homme et une femme assis comme nous le sommes aujourd'hui. Mais ces gens, qui sont-ils ? Désires-tu les connaître ? Trop tard, ils s'en vont. Oh mon amie ! ils sont déjà repartis et ils ne reviendront plus !

Mes frères du futur, vous des cent ans, des mille ans prochains, écoutez-moi. Je suis sur les champs où vous êtes et je vous parle. Le ciel est clair, le vallon lumineux et le soleil nous inonde. Je vous parle : qui êtes-vous, que faites-vous et qu'est devenu notre village, là-bas à la porte des prairies ? Répondez-moi, mais répondez-moi donc !

Le paysan ne les entendit pas et plus tard, après que sa femme l'eut quitté, avant que le soir ne se soit couché, il avait achevé son ouvrage. Il rentra seul au village.

